

Nous sommes faits pour l'impossible

*Pourfendre le matérialisme intellectuel et spirituel
et refuser les consolations*

[...] ici, il faut voler ;
avec les ailes, dis-je, et les plumes rapides
du grand désir...

DANTE¹

L'une des plus grandes œuvres poétiques du XX^e siècle, les *Élégies de Duino*, a une histoire fascinante. Lorsque le poète Rainer Maria Rilke en débuta la rédaction, il pressentit qu'elles allaient être son grand œuvre, mais, pendant près de dix ans, il fut incapable de les achever. « Côté travail, je ne fais rien. Mon cœur est arrêté comme une horloge dont le pendule, ayant heurté le mur de la détresse, s'est bloqué », écrit-il dans une lettre de 1920. La catastrophe de la Première Guerre mondiale avait brisé en lui toute possibilité d'écrire. Son désespoir fut si grand qu'il pensa même publier le texte en l'état – ce qui aurait été la reconnaissance de l'échec de toute sa vie.

En février 1922, il trouve, après des années d'errance, abri dans le vieux château de Muzot, en Suisse, sorte de

1. Dante, *Purgatoire*, IV, 27-29, trad. Jacqueline Risset, Paris, Flammarion, 1988, p. 47.

RISQUER LA LIBERTÉ

vaste tour fortifiée du XII^e siècle. Les pièces sont petites, des cellules austères garnies de meubles anciens. Il n'y a ni électricité ni téléphone et l'intimité avec le silence y est si absolue que Rilke décide aussitôt d'en faire son refuge. Là, il attend. Et un jour, sans qu'il l'ait voulu, il finit son cycle de poèmes : « Tout ceci, en peu de jours, c'était un ouragan indicible, une tempête dans l'esprit comme jadis à Duino. Tout ce qui est fibres et tissu en moi sembla se briser. Impossible de penser à me nourrir. Dieu sait qui l'a fait. Mais à présent. Cela est – cela est – cela est. Amen. C'est donc pour cela que j'ai tout supporté, tout traversé, oui, tout, et voilà ce qui était nécessaire, seulement cela¹. » Les années d'angoisse et de douleur dans l'attente de l'inspiration poétique trouvaient ainsi leur fin.

Il est bouleversant de sentir le poète demeurer tout entier dans l'attente que la poésie vienne à lui. Rilke traverse ces années, attentif à préserver la venue d'une inspiration qu'il ne peut pas créer de lui-même. Il est contraint de déployer des trésors d'attention sans pouvoir diriger ses efforts dans aucune direction. Qu'est-ce qui est le plus difficile : retenir un cheval ou le laisser courir ? Et, puisque c'est nous, le cheval que nous retenons – des deux le plus pénible : être retenus ou laisser jouer notre force ? C'est évident, le simple fait de devoir attendre demande un effort soutenu que nous ignorons trop souvent. Nous pensons spontanément que la seule possibilité qui nous soit offerte, dans des situations diffi-

1. Rainer Maria Rilke, lettre à la princesse Marie de La Tour et Taxis, in princesse de la Tour et Taxis, *Souvenirs sur Rainer Maria Rilke*, trad. Maurice Betz, Paris, Émile-Paul Frères, 1936, p. 199.

NOUS SOMMES FAITS POUR L'IMPOSSIBLE

ciles, est de faire quelque chose pour les changer ou, à l'inverse, de ne rien faire et de se consacrer à autre chose. Mais Rilke, lui, ne fait que ménager l'attente d'un inconnu qu'il espère de tout son être.

Au moment où l'inspiration lui vint, il lui fallut écrire sans arrêt au point que sa main ne pouvait plus suivre l'effervescence passionnée qui était en train de le saisir. Même lorsqu'il sortait pour aller respirer, à peine dehors, il devait reprendre son carnet et écrire de nouveau. Et, ô miracle, il reçut en même temps que la fin du cycle des *Élégies* les *Sonnets à Orphée*, son autre chef-d'œuvre.

Chögyam Trungpa s'est trouvé dans une situation qui présente de nombreuses ressemblances avec celle de Rilke. En Angleterre, après sa rupture avec son ami d'exil Akong, il traverse une période d'isolement et d'angoisse extrêmes. Aucun chemin ne s'ouvre à lui. Il en fait l'épreuve avec le plus grand courage, sans chercher aucune échappatoire ou consolation.

Au cœur de cette crise, il est invité par la famille royale du Bouthan, petit pays bouddhiste de l'Himalaya, à venir y résider. La reine, un peu frustrée de ne pas parler correctement le tibétain, espère que son anglais sera suffisant pour que Chögyam Trungpa lui enseigne dans cette langue.

La perspective d'un tel voyage enthousiasme Chögyam Trungpa. Après des années loin de son pays, revenir dans une contrée bouddhiste lui plaît. Peut-être y trouvera-t-il l'inspiration qui lui fait défaut ? Comme Rilke, il pressent qu'un lieu où la solitude est

RISQUER LA LIBERTÉ

vivante est l'idéal pour libérer en nous la vie et l'inspiration qui se bloquent.

Chögyam Trungpa ne sait que faire, quelle direction prendre. Faut-il continuer à vivre en Occident et tenter d'y présenter les enseignements qu'il a reçus au Tibet ? Faut-il renoncer et croire ceux qui affirment que jamais l'enseignement du Bouddha ne pourra être compris par les Occidentaux ? Mais alors, à quoi bon continuer de vivre ? Rien d'autre n'a de sens pour lui. Il ne vit que dans l'eau vive de la parole du Bouddha.

Arrivé au Bouthan, Chögyam Trungpa entreprend une retraite dans une caverne située au sommet d'une montagne. C'est un lieu célèbre car le grand maître bouddhiste Padmasambhava y a, dit-on, demeuré. Padmasambhava est pour Chögyam Trungpa ce qu'Orphée fut pour Rilke : un personnage tout à la fois historique et mythique, la source même de la parole vivante. Padmasambhava est l'explosion d'amour et de vigilance qui ne craint rien, qui résonne comme le bruit du tambour dans la vallée. Il est considéré par les Tibétains comme le maître des maîtres, l'enseignement dans sa plus vive incandescence, le Bouddha gardien des trésors de vie.

L'ardeur de Chögyam Trungpa est à son comble. Or, les jours se succèdent et il ne se passe rien. L'attente devient de plus en plus dense. Chögyam Trungpa a beau se répéter qu'il est dans un des lieux les plus saints, il n'y voit qu'une chaîne de montagnes semblable à n'importe quelle autre chaîne de montagnes. Sa déception grandit. Il est censé vivre une expérience formidable et il s'ennuie. Au moment où il commence à désespérer, les choses changent tout d'un coup. La

NOUS SOMMES FAITS POUR L'IMPOSSIBLE

désolation de l'endroit s'intensifie. Bien qu'effrayante, cette expérience donne peu à peu naissance à une vivacité qui le surprend. Un éclair le traverse et il se met alors à écrire. Pendant cinq heures, sans s'arrêter un seul instant. Il retranscrit, sous la dictée, un long poème.

De ce texte se donne à voir une direction possible au cœur de notre chaos, au cœur de notre confusion et de la crise qui saisit notre monde. Chögyam Trungpa comprend que le vers qui ronge le fruit du monde des Temps nouveaux, du Tibet à l'Angleterre, est le *matérialisme spirituel* – effort acharné pour nous sécuriser et essayer d'atteindre une paix anesthésiée. Or la spiritualité authentique n'a pas pour fonction de nous sécuriser. L'épreuve que fit Rilke de la détresse due à la disparition d'un monde sacré, d'un monde où l'homme a une place, présente de nombreuses consonances avec la vision de Chögyam Trungpa. Rilke fait l'épreuve de la mort de Dieu, d'un Dieu horizon de tout visible, garant du réel et des comportements humains. Il voit l'impossibilité pour toute religion de nous permettre d'aimer dans la plénitude de notre être – plénitude qui ne peut, sans se nier elle-même, refuser la sexualité. La compréhension de l'invisible est obstruée par ce qui jusqu'alors prétendait nous éveiller à lui.

Au lieu de chercher une consolation à cette situation, Rilke décide de faire pleinement l'épreuve de notre douleur. Mais il ne renonce pas pour autant à une existence poétique, à vivre la poésie dans sa profondeur absolue. Pouvons-nous aujourd'hui encore vivre dans la dignité et la beauté ? Oui, répond Rilke, mais seulement si l'on ne se voile pas la face. C'est toute l'importance de son œuvre. Rilke a vécu des années une terrible

RISQUER LA LIBERTÉ

épreuve – jusqu’à ce que, dans les *Élégies*, se dessine une vie possible à laquelle il n’avait pu jusqu’alors accéder.

S’ouvrir à la vie n’est possible qu’à celui qui la prend tout entière, à celui qui n’en rejette aucune part.

Trungpa fait le même constat. Son poème est rythmé des vers suivants : « J’ai beau vivre dans la boue et la vase de l’âge des ténèbres », « j’ai beau trébucher dans l’épais brouillard du matérialisme », qui décrivent, de manière poignante et lancinante, notre misère, ou, comme le dirait Rilke, notre incapacité à vivre dans l’Ouvert. Trungpa nous invite à faire cette épreuve car il sait que la distorsion du sacré et la haine de la poésie nous étouffent sans que nous soyons à même de les reconnaître. Nous n’y voyons même généralement que du feu. Mais celui qui traverse la dévastation peut, comme le dit le poème de Trungpa, « aspirer à voir son visage » – le visage fulgurant du réel. Chögyam Trungpa, à l’instar de Rilke, nous demande de nous confronter honnêtement à l’angoisse du monde – seule possibilité d’en sauver la splendeur.

* * *

L’existence de l’homme, à la différence des animaux, ne lui est jamais évidente. Un chat, par exemple, semble installé, avec une simplicité souvent émouvante pour nous qui l’observons, en son propre être. Il n’a aucun effort particulier à effectuer pour demeurer dans ce qu’il est. Il ne semble jamais hors de sa condition. Rilke a consacré des pages bouleversantes à l’animal – qui est, nous dit-il, pure contemporanéité, libre de l’angoisse de l’avenir, demeurant dans un pur présent qui ne nous est, à nous les hommes, presque jamais accessible. L’animal

NOUS SOMMES FAITS POUR L'IMPOSSIBLE

fait un avec le monde, sans l'inquiétude de devoir le quitter. Son être est sans bornes et son regard pur ne se porte que vers l'avant.

Au contraire, l'homme est souvent déchiré. Il est séparé de son innocence. C'est tout son drame, mais aussi, pour autant qu'il en fasse l'épreuve, sa chance ou tout au moins son possible. L'homme est souvent *inhumain*, ou tout au moins en deçà de sa propre humanité. Autrement dit, nous ne vivons pas nativement dans une complète adéquation avec nous-mêmes. Nous ne sommes pas toujours justes par exemple. Nous faisons des choses que nous aurions tant aimé ne pas faire, nous tenons des propos qui nous échappent. Nous sommes parfois comme désaccordés. Nos aspirations et nos actes ne concordent pas.

Pour être au plus près de soi, il est indispensable d'être conscient de cette faille au cœur de notre être. Notre inquiétude n'est pas un problème dont nous devrions nous délivrer ; elle est une marque inhérente à notre humanité qui exige d'être explorée. Elle est la vérité de l'existence humaine.

Notre société développe un grand nombre de moyens pour nous faire oublier cette inquiétude fertile. Nous épuisons notre vie à la gagner pour ensuite nous divertir par des loisirs qui nous abrutissent. Nous nous dispersons au point de devenir peu à peu étrangers à nous-mêmes. Or cette fuite continue ne réussit jamais à nous soulager et conduit inéluctablement à l'échec.

La maladie, la mort d'un proche, une rupture sentimentale nous exposent à notre propre fragilité. Elles nous disent que notre humanité est une terre qu'il nous

RISQUER LA LIBERTÉ

faut cultiver et aimer. La faille qu'elles suscitent en nous nous invite à redécouvrir la tendresse de notre propre cœur.

La littérature et le cinéma montrent souvent la grâce de ces moments, par exemple en traçant le portrait de personnages confrontés à l'aspiration profonde qui existait autrefois en eux et qu'ils ont oubliée. Un des films les plus célèbres sur ce thème est sans doute *Citizen Kane* d'Orson Welles. Le magnat de la presse Charles Foster Kane est l'un des hommes les plus riches du monde. Il se retrouve seul, agonisant dans son immense domaine. En mourant, il laisse tomber une boule de verre contenant une maisonnette enneigée et prononce un dernier mot : *Rosebud* (bouton de rose). Quel en est le sens ? À partir de ce mystère, l'existence tumultueuse de cet homme nous est racontée. Ce n'est qu'à la fin du film que nous saurons que ce mot désigne un souvenir lié au paradis perdu de son enfance. Tous les succès de Charles Foster Kane auront été autant d'étapes l'éloignant de plus en plus radicalement de l'innocence que pourtant, il cherchait à atteindre. Allons-nous, nous aussi, perdre la trace de notre cœur ? Allons-nous errer toujours plus loin de celui-ci ? Allons-nous nous détourner de cette aspiration qui, en nous, nous appelle, sans le besoin d'aucun effort, d'aucune doctrine, à soutenir la bonté et à la laisser s'épanouir ?

Nombre des voies de développement personnel, thérapeutiques et religieuses, qui cherchent à nous permettre de répondre à cette aspiration, en vérité nous en détournent. J'ai mis longtemps à l'accepter. Mais il m'a bien fallu reconnaître que toute approche qui tente

NOUS SOMMES FAITS POUR L'IMPOSSIBLE

d'apporter le confort et de minimiser l'inquiétude relève du « matérialisme spirituel ».

Même si quelques-unes de ces doctrines peuvent, en elles-mêmes, être des voies sérieuses, la manière dont elles sont présentées et vécues, invitées à produire des effets immédiats et calculables, les défigure. Elles ne sont plus que des marchandises que l'on peut essayer et comparer entre elles.

Il est de bon ton, à une époque où les possibilités de consommation nous occupent profondément, de condamner le matérialisme dans lequel nous vivons. Mais les critiques qu'on adresse à ce mode de vie se limitent en général à un appel pour un « supplément d'âme » sans conséquence. Soyons clair : si une quête spirituelle vise au confort, elle n'est qu'une autre forme de matérialisme. Cette découverte est un des coups de génie de Chögyam Trungpa : la catastrophe est que le matérialisme s'est désormais camouflé sous un masque idéologique ou spirituel. S'il affirmait sa véritable ambition, nous pourrions le rejeter sans aucune difficulté. Mais se présentant comme supérieur, il réussit à nous tromper.

Platon avait déjà, en son temps, expliqué que le souci de la vérité est souvent confondu avec celui du vraisemblable. Pour ce dernier, peu importe la vérité, il suffit d'être convaincant : montrer que cette lessive lave plus blanc ou que cet homme politique est meilleur. La difficulté, soulignait Platon, est que ces deux attitudes – celle des philosophes, qui vivent dans l'amitié où se libère la vérité, et celle des spécialistes en discours efficaces – sont bien malaisées à distinguer avec précision, tant extérieurement elles se ressemblent. Souvent même, le discours

RISQUER LA LIBERTÉ

du vraisemblable semble préférable tant il possède un aspect de séduction indéniable. Il est généralement bien plus convaincant et c'est sa fonction.

Quand j'étais jeune étudiant, j'avais assisté à une manifestation organisée par SOS Racisme. Nous devions être un bon millier dans la salle. Un orateur voulut nous donner une leçon. Il nous parla et nous provoqua. Toute la salle le conspu, hurlant contre lui. Il reprit la parole et changea de discours. Il fut applaudi. Il s'arrêta alors et nous montra ce qu'il venait de faire. Il nous avait manipulés en faisant de nous ce qu'il avait voulu. La liberté, nous expliqua-t-il, se gagne difficilement. Il faut faire attention. Je n'ai jamais oublié cette leçon. Participant à de nombreuses conférences, j'ai appris à repérer les effets qui permettent de mettre la salle dans sa poche et qui n'ont rien à voir avec la sincérité ou la vérité.

Il faut faire un grand effort pour discerner le vrai du vraisemblable.

Le matérialisme spirituel ressemble extérieurement à la spiritualité. Il adopte son vocabulaire et ses usages, mais il en nie tous les principes. Les religions n'en sont presque jamais indemnes et, pour cette raison, nous trompent presque toujours. Elles trahissent l'aspiration qui a présidé à leur naissance – et qui a dû être de nous rendre plus libres. « Actuellement, écrit Chögyam Trungpa, l'intérêt pour la spiritualité surgit de plus en plus fortement et, en raison de la caractéristique même de ce siècle, le fleuve du matérialisme a débordé ses berges. Non seulement gadgets et machines se multiplient sans fin, mais un matérialisme spirituel envahit tout et, sous son pouvoir, les grandes traditions sont

NOUS SOMMES FAITS POUR L'IMPOSSIBLE

considérées à peu près comme de vulgaires bouteilles de lait sur la place du marché¹. » Cette confusion terrible nous enferme dans un singulier cercle vicieux. D'un côté, le matérialisme considère que la spiritualité nous fait quitter la vie concrète pour des affabulations fondées sur la superstition et la peur. Lui seul, nous dit-il, serait à même d'affronter, avec sérieux, les défis que nous rencontrons.

De l'autre côté, les pseudo-voies spirituelles dénoncent l'esprit mercantile qui, selon elles, triomphe aujourd'hui. Elles seules, nous expliquent-elles, proposent de sortir du rationalisme cynique comme de la recherche effrénée du profit !

Mais, en vérité, ces deux attitudes sont toutes deux aussi mensongères – elles se nourrissent l'une de l'autre et rendent inaudible la possibilité d'un discours vrai. Le matérialisme où nous vivons est d'autant plus fondé à expliquer que toute spiritualité est illusoire que les exemples qu'il rencontre ne sont que fanatismes ou affabulations. De l'autre côté, la pseudo-spiritualité est d'autant plus fondée à justifier son approche vague qu'elle est confrontée à un matérialisme obtus et désincarné et de plus en plus froid.

L'abstraction mécanique de l'un est-elle préférable aux exagérations mièvres de l'autre ? Faut-il préférer l'ouverture frelatée du matérialisme spirituel ou la dureté agressive et aveugle de la recherche du seul profit ?

1. Chögyam Trungpa, « The Common Heart », centre Monchanin, Montréal, 4 décembre 1970, non publié.

RISQUER LA LIBERTÉ

À une sœur qui, pour la réconforter de sa maladie, lui déclarait qu'à sa mort elle verrait les anges resplendissants venir la chercher, la carmélite Thérèse de Lisieux répondit : « Toutes ces images ne me font aucun bien. Je ne puis me nourrir que de la vérité. C'est pour cela que je n'ai jamais désiré de visions. » Elle préférait demander à Dieu : « Faites que je voie les choses telles qu'elles sont, que rien ne me jette de la poudre aux yeux. » Voici le vrai chemin spirituel : consentir à la réalité.

Le ressort du matérialisme spirituel vise au contraire à nous enfermer exclusivement dans le jeu de l'espoir et de la peur. Nous devenons comme l'âne qui avance par l'action conjointe du bâton et de la carotte.

Il n'est pas possible d'éviter la souffrance. Se confronter à elle est la seule possibilité. Si un proche meurt, rester stoïque, ne montrer aucune émotion est-ce là un réel accomplissement qu'il nous faut viser ? Devons-nous devenir de marbre ? J'ai toujours préféré les poètes, à la sensibilité à fleur de peau, aux êtres sans cœur ! Ai-je tort ?

Marpa était un maître tibétain du XII^e siècle. Il fit à trois reprises le voyage en Inde, assimilant ainsi la quintessence de la tradition qu'il introduisit dans son pays natal. Il est considéré, de ce fait, comme l'une des plus grandes autorités spirituelles de l'histoire du Tibet. Un soir, son fils, refusant de suivre ses conseils de modération, décida de prendre son cheval après une soirée trop arrosée. L'irréparable se produisit et l'adolescent se tua dans un accident. Marpa en fut profondément bouleversé. L'un de ses disciples lui dit alors : « Vous nous disiez toujours que tout est une illusion. Qu'en est-il de la mort de votre fils, n'est-ce pas une illu-

NOUS SOMMES FAITS POUR L'IMPOSSIBLE

sion ? » Et Marpa répondit, dans une formule qui frappa tant Roland Barthes¹ : « Certes, mais la mort de mon fils est une *super-illusion*. »

Ne pas porter une armure qui nous protège de tout, mais garder vivante la tendresse de notre cœur est le signe de l'humanité en nous. Il existe une sagesse dans nos émotions qu'il est possible de reconnaître. Nous n'avons pas à nous délivrer de notre propre humanité, mais à apprendre à l'écouter. Laisser être n'est pas indifférence.

Nous avons là le critère infallible qui nous permet de savoir si un chemin vise ou non au matérialisme spirituel. Prétend-il nous permettre d'éviter la douleur ? En ce cas, nous pouvons savoir que, tôt ou tard, le suivre engendrera davantage de confusion et nous obligera à des contorsions pour nier l'évidence. Soyons honnêtes. La spiritualité ne nous conduit pas à nier la réalité, mais à nous y relier vraiment.

En réponse à une lettre reçue en mai 1973, Chögyam Trungpa écrivait : « En ce qui concerne votre question sur mon style de vie, vous devez comprendre que je me considère comme une personne ordinaire. J'ai acheté une maison à crédit. J'ai une femme et trois enfants et je subviens à leur existence. En même temps, ma relation aux enseignements est inséparable de l'ensemble de mon être. Je n'essaie pas de m'élever au-dessus du monde. Ma vocation est de travailler avec le monde.

Vous m'avez demandé ce que sont les enseignements. Il y a l'idée fondamentale qui refuse de diviser

1. Roland Barthes, *La Chambre claire*, Paris, Cahiers du cinéma/Gallimard/Seuil, 1980, quatrième de couverture.

RISQUER LA LIBERTÉ

les choses entre ceci et cela, sacré ou profane, bien ou mal. C'est pourquoi je parle de méditation en action. Il est beaucoup plus facile d'avoir l'air saint que d'être sain. Aussi s'agit-il de distinguer la spiritualité du matérialisme spirituel. Cela demande de la pratique et un certain courage. »